

des troupes entièrement chinoises, qui en tirent le nom de *lou-ki*, c'est-à-dire soldats de la bannière ou de l'enseigne verte.

Chaque enseigne tartare a son général qui se nomme *Kou-fanta*, en langage mantchou. Cet officier en a d'autres sous lui qui répondent à nos lieutenans-colonels, sous le nom de *Mei-reyontchain*, et qui ont aussi leurs officiers subalternes. Comme chaque corps est composé à présent de Tartares mantchoux, de Tartares mongols et de Chinois tartarisés, le général a sous lui deux officiers généraux de chaque nation, et ces généraux ont aussi des officiers subalternes de la même nation. Chaque corps consiste en dix mille hommes effectifs divisés en cent *niérous*, ou cent compagnies chacune de cent soldats. Ainsi, en comptant la maison de l'empereur et celle des princes, dont les domestiques ont la paye d'officiers et de soldats, on peut croire, suivant l'opinion commune, qu'il y a toujours cent mille hommes de cavalerie à Pékin. Cependant ils sont tellement énervés, comme on vient de le remarquer, que les Tartares orientaux font peu de cas de leur nombre. Ils disent en proverbe que le hennissement d'un cheval tartare suffit pour mettre en déroute toute la cavalerie chinoise.

Outre ces forces, qui sont constamment sur pied, chaque province a quinze ou vingt mille hommes sous le commandement de leurs officiers particuliers. Il y en a aussi pour la garde des îles, surtout pour celles de Haïnan et de Formose.